

ENTRONS DANS LE JARDIN DES DÉLICES...



Il était une fois un livre: *Hortus Deliciarum* ... Un livre mythique, dont nous avons été privés par la folie d'une guerre, il y a 150 ans.

Il était une fois une abbesse, Herrade, autour de laquelle on a tissé tout un réseau de légendes.

Son nom est inséparable de ces deux mots: *Hortus Deliciarum*, le Jardin des Délices...

Que nous dit ce titre?

Ou, plutôt, qu'évoquait-il pour des gens de l'époque où l'ouvrage a été écrit, ceux du XII^e siècle?

Au premier abord, on pensait au Paradis Terrestre, tel qu'il est évoqué dans la Genèse ou tel qu'on se le représentait comme lieu du bonheur éternel pour les élus.



L'inscription sur l'arcade indique où on entre par cette porte: «*Paradisus voluptatis*» («*Paradis des délices*»). On voit jaillir les sources des quatre fleuves paradisiaques: Geon, Phison, Tygris (le Tigre), Euphrates (l'Euphrate). L'arbre où des visages humains apparaissent entre les feuilles est désigné comme «*l'arbre de la vie*». Dans l'original de l'*Hortus Deliciarum*, on lisait près de lui: «*Dans le Paradis, il y a l'arbre de la vie et d'autres arbres*». (Straub-Keller, pl. VIII bis).

Ensuite, on voyait en lui la préfiguration et l'image de l'Église, comme le dit expressément un texte cité dans le livre¹ : « *Le Paradis (à savoir le second²) qu'on appelle jardin des délices, est l'Église, où sont toutes les délices des Écritures...* ».³ La même idée est reprise plus loin⁴, avec les mêmes mots, et les quatre fleuves du Paradis sont assimilés aux quatre Évangélistes.

Enfin, il était courant de considérer comme jardin des délices la vie spirituelle et, plus précisément la vie religieuse, le cloître. Conrad de Hirsau⁵ (v. 1070- v. 1150), un bénédictin qui pratiquait aussi bien la philosophie que la poésie et la musique, l'a exprimé de façon « fleurie » : « *Dans ce jardin, les petites branches répandent du baume, car les âmes saintes répandent sur ce corps fragile les grâces de la rosée céleste; là la rose répand son parfum avec le lis, c'est la patience dans un corps chaste, la violette avec le safran, c'est la charité dans la grâce de l'humilité; là, enfin, on trouve toutes sortes de fleurs, la parure de toutes les disciplines spirituelles. Je dirais enfin que la vie monastique [est] le jardin des délices, où les âmes saintes s'imprègnent de délices fleuries...* ».

Pour l'abbesse Herrade, c'était un peu tout cela à la fois. En ce temps-là, on comprenait volontiers sous un même symbole plusieurs réalités, proches ou non.

Notons que, dans tous ces textes comme dans l'« *Incipit* » qui figurait sur le manuscrit de Hohenbourg, « *Jardin des délices* » s'écrit « *ortus deliciarum* ». Où est passée la lettre H ? Elle n'a pas été oubliée : elle avait disparu en tête de nombreux mots en latin médiéval. C'est la raison pour laquelle l'oiseau appelé « *hortulana* » est devenu l'ortolan en français. Ce sont des érudits des siècles postérieurs qui ont « corrigé » le titre pour le rendre conforme au latin classique⁷.

Je vous invite à entrer dans le Jardin de Herrade. C'est bien cela, une initiation : les premiers pas. Nous n'irons pas très loin, nous ne verrons pas tout, car ce jardin est immense, plus d'un s'y fatiguerait. Mais j'espère que les quelques parterres que je vous montrerai vous donneront envie de découvrir les autres.

Avant de franchir le seuil, cependant, il convient de se rappeler où et quand ce Jardin a fleuri.

1 - Les références des textes et les numéros des folios correspondent à ceux de l'édition de Rosalie Green (voir Bibliographie).

2 - Les mots entre parenthèses sont une glose du manuscrit médiéval.

3 - Texte 230, extrait du sermon « *De Inventione S. Crucis* », dans le *Speculum Ecclesiae* d'Honorius Augustodunensis.

4 - Texte 773, dans un extrait de la même œuvre, mais du sermon « *De Nativitate Domini* ».

5 - Dans son traité « *De mundi contemptu vel amore* ».

6 - « *Incipit* » signifie en latin « *il commence* ». C'était le premier mot d'une sorte d'accroche qui donnait, dans les manuscrits, le titre d'une œuvre et une idée du contenu. Celui de l'*Hortus Deliciarum* a été reproduit en couleur par Engelhardt (*Hortus Deliciarum*, planche 10). Cf. p. 97.

7 - Je me vois bien obligée de suivre l'usage qui s'est instauré, mais en écrivant « *l'Hortus* » et non pas « *le Hortus* », puisqu'il n'y a aucune raison de considérer le H comme aspiré.



« Les Apôtres, vrais sarments du Christ » (Straub-Keller, pl.XXI ter, détail)



Cette porte au linteau décoré, derrière laquelle se trouve le tombeau de sainte Odile, existait avant l'arrivée de Relindis et de Herrade à Hohenbourg. Mais c'est de leur époque que date la profonde arcade qui coupe les angles du linteau. (photo M.-Th. Fischer).

HOHENBOURG AU DÉBUT DU XII^E SIÈCLE

Du haut du Mont Sainte-Odile, on domine non seulement l'Alsace, mais la plaine du Rhin jusqu'à la Forêt Noire. Là se dressait jusqu'en 1546 l'abbaye de Hohenbourg.

Elle apparaît dans l'histoire en 783, lorsqu'une dame Odsindis lui offre des vignobles, entre autres, du côté de Sigolsheim⁸. Nous ne possédons aucun document antérieur, mais on peut ajouter foi à la tradition qui attribue la fondation du couvent au duc d'Alsace Adalric au VII^e siècle. Le tombeau de sa fille, l'abbesse Odile, constitue depuis treize siècles un but de pèlerinage extrêmement fréquenté et le renom de sainte Odile s'est très vite répandu au loin, surtout outre-Rhin.

On ignore quelle était la règle de la communauté à l'origine, mais il est certain que, au X^e siècle, lors de la rédaction de la « *Vita sanctae Otilliae Virginis* »⁹, elle menait déjà la vie canoniale¹⁰. En d'autres termes, au XII^e siècle, Hohenbourg abrite non des moniales, comme le seraient des Bénédictines ou des Cisterciennes, mais des chanoinesses, dont la règle présente moins d'exigences.

On ne sait pas grand-chose sur l'abbaye et ses occupantes avant cette époque. Il faut dire que Hohenbourg a connu tant d'incendies¹¹ que, forcément, beaucoup de documents sont partis en fumée. Ce qui est sûr, c'est qu'un événement grave s'est produit dans la première moitié du XII^e siècle. Lequel ?

Précisons d'abord que le Mont Sainte-Odile, comme toute l'Alsace, fait alors partie de ce qu'on appellera le Saint-Empire Romain Germanique. Une famille appelée à prendre une importance de plus en plus grande, les Staufen, possède de nombreux biens dans la région. En 1079, l'empereur Henri IV a donné à Frédéric de Staufen non seulement le titre de duc de Souabe, mais encore la main de sa fille Agnès, alors âgée de sept ans. Les fils de Frédéric de Staufen, Frédéric II et Conrad, sont donc les neveux de son successeur au trône impérial, Henri V. Quel rapport avec Hohenbourg ? Et surtout avec l'*Hortus Deliciarum* ? Nous y venons.

La première moitié du XII^e siècle est une période de troubles. Henri V s'est trouvé aux prises avec une révolte qui a éclaté en Saxe et s'est étendue à d'autres régions de l'Empire. Il a été battu en 1115 à Welfesholz par une armée que dirigeait le duc de Saxe Lothaire de Supplinburg et a dû s'enfuir.

8 - Voir Bruckner Albert, *Regesta Alsaciae aevi Merovingici et Karolini* T.I, Strasbourg-Zurich, 1949, n°301, p. 189.

9 - Le plus vieil exemplaire est le ms 577 de la Bibliothèque de Saint-Gall en Suisse.

10 - Cela n'empêche pas Charles Schmidt d'écrire, dans son ouvrage « *Herrade de Landsberg* » (p. 6), que les religieuses de Hohenbourg étaient Bénédictines jusqu'à l'arrivée de Relindis.

11 - L'un des plus violents a causé la fin de l'abbaye en 1546; un autre a presque anéanti en 1681 le prieuré prémontré qui lui avait succédé.

Le chroniqueur Othon de Freising raconte que le neveu de l'empereur, Frédéric II de Staufen, est parti de Bâle avec des troupes pour se rendre en toute hâte à Mayence, qu'il a repris la ville aux révoltés. Or sa route passait par l'Alsace. Des historiens¹² ont des raisons de penser que des partisans de Lothaire de Supplinburg s'étaient sans façon installés dans ce lieu hautement stratégique qu'était l'abbaye de Hohenbourg. Ce ne serait pas surprenant, les monastères ayant souvent été utilisés à des fins militaires. Frédéric aurait alors attaqué l'abbaye, y causant les dégâts qu'on imagine. Possible, mais difficile à prouver.

D'autres se réfèrent à un conflit différent, tout aussi plausible. La couronne impériale n'est pas héréditaire, mais élective. Frédéric II de Staufen prétend être élu à la mort de son oncle Henri V en 1125, mais il est supplanté, précisément, par Lothaire de Supplinburg. Or celui-ci exige que les Staufen restituent les biens de la couronne qu'ils détiennent, tandis que Frédéric et son frère Conrad prétendent les posséder en propre de par leur grand-père Henri IV. Lothaire lève des troupes contre eux. Lors d'une bataille, Frédéric perd un œil, ce qui lui vaudra de passer dans l'histoire sous le nom de « Frédéric le Borgne ». Au cours de cette guerre, un épisode violent aurait affecté Hohenbourg.

Ce qui est attesté, c'est que Frédéric le Borgne, a mis l'abbaye dans un triste état, même si les circonstances et la date exacte nous échappent. En plus, il s'est approprié une partie de ses biens, dont les droits seigneuriaux sur Rosheim et Obernai. Il semble que les chanoinesses soient désormais confrontées à des difficultés matérielles très sérieuses. Simultanément, le respect de la règle décline. On ignore le nom de l'abbesse de cette époque. Il y aurait eu Eugénie de Stehelin en 1140¹³, mais on n'en sait pas plus.

D'aucuns ont nié qu'il y ait eu des bâtiments endommagés à Hohenbourg, estimant que la bulle de confirmation de Truttenhausen en 1185 par le pape Luce III ne parle que de spoliation. Qu'y lisons-nous ? « On m'a rapporté dans une affirmation véridique que le duc Frédéric, père de l'empereur Frédéric, a assailli l'église¹⁴ qu'on appelle Hohenbourg, fondée en l'honneur de sainte Marie Mère de Dieu, où repose le corps de la vierge sainte Odile, par une attaque irraisonnée, et l'a laissée jusqu'au temps de son fils l'empereur Frédéric presque détruite »¹⁵. Certains mots sont susceptibles d'un double sens, mais « *destruc-tam* », « *détruite* », semble sans équivoque, sauf si on veut absolument prendre les choses au figuré...

12 - Cf. Georg Wagner, *Untersuchungen über die Standesverhältnisse elsässischer Klöster*, p. 58

13 - D'après J.-A. Silbermann, *Beschreibung von Hohenburg oder dem Odilienberg samt umliegender Gegend*, Strasbourg 1781, p. 40.

14 - C'est-à-dire l'abbaye.

15 - Cité en latin par J.-M. Gyss dans « *Der Odilienberg...* », p. 221



L'attaque de la cité de Dan par les hommes d'Abraham pour délivrer Lot (cf. Genèse 14, 14-45. – Folio 34r). En dehors du Christ, de la Vierge et de quelques personnages bibliques bien définis, on représentait à l'époque de l'*Hortus Deliciarum* les gens dans leur tenue « contemporaine » sans se préoccuper de faire de la reconstitution historique. Les hommes d'Abraham doivent ressembler aux chevaliers de Frédéric le Borgne. (Engelhardt, *Hortus Deliciarum*, planche 3)

L'empereur Frédéric dont il vient d'être question, fils du Borgne, est passé dans l'histoire avec le surnom de « Barberousse ». Duc de Souabe et d'Alsace depuis la mort de son père en 1141, il semble avoir pris au sérieux les décisions du concile de Reims qui, en 1148, a décidé que les chanoinesses devaient soit devenir Bénédictines, soit adopter la règle de saint Augustin. Élu à la tête de l'Empire en 1152, il visite Hohenbourg le 27 janvier 1153 avec une suite prestigieuse. Qu'on en juge : l'archevêque de Cologne, les évêques de Strasbourg et de Corvey, le duc de Saxe, le margrave de Saxe, le comte palatin de Wittelsbach, les comtes de Bade et de Linange, et d'autres encore¹⁶.

Le pape Luce III nous rend compte de sa sollicitude pour Hohenbourg : « Frédéric, empereur des Romains, poussé par la grâce divine, s'affligea profondément de la faute déplorable de son père et, voulant la réconciliation avec la grâce du Roi éternel, il s'appliqua, sur le conseil d'hommes spirituels, à restaurer

16 - J.F. Böhmer, *Regesta Imperii IV, Die Regesten des Kaiserreiches unter Friedrich I.*, retravaillé par F. Opll, Vienne-Cologne-Graz, 1980



La chapelle de la Croix (ci-dessus) et la salle dite « Calvari », aujourd'hui bibliothèque, datent de Relindis ou, au plus tard, de Herrade. (Photos M.-Th. Fischer)

Bruschius écrit quatre siècles après les faits et semble assez mal renseigné. Des religieuses qui se vautre dans les richesses ne correspondent pas à l'état misérable de l'abbaye évoqué par la bulle pontificale qui, elle, est du XII^e siècle, même s'il est probable que la vie à Hohenbourg ait été peu édifiante. En outre, il est radicalement impossible que les deux abbesses soient une seule et même personne, d'abord pour une question de date et, ensuite parce que Barberousse n'aurait pas envoyé une Bénédictine mettre ou remettre en vigueur la règle canoniale. Qu'on me pardonne une comparaison triviale : autant demander à un entraîneur de rugby de former des joueurs de tennis. Ce mythe a été largement réfuté par les historiens, mais il continue de courir dans des publications et sur Internet, de même que cette autre légende selon laquelle Relindis aurait été cousine de Barberousse, affirmation qui ne repose strictement sur rien.

Il n'y a pas apparence que nous connaissions un jour l'origine de cette abbesse. De toute façon, l'essentiel pour nous, c'est que, sous sa direction, Hohenbourg ait amorcé une superbe remontée.

Son œuvre est résumée dans la bulle de Luce III déjà évoquée : « Celle-ci, lorsqu'elle se fut chargée de la direction de l'église²³, reconstruisant pour l'amour de Dieu ce qui avait été détruit, établissant fermement avec diligence ce qui avait été dispersé, avec l'aide et les conseils de Burkard, évêque de Strasbourg et d'autres hommes spirituels, elle réforma avec prudence et honneur cette même église pour l'amour de Dieu, et instaura pleinement tout le respect de la loi divine et la rigueur de la discipline canoniale selon la règle du bienheureux Augustin. »²⁴

On a dit que Relindis avait introduit la règle canoniale à Hohenbourg, où auraient vécu jusque-là des moniales, en qui on voit souvent des Bénédictines. D'où viendrait alors que la « *Vita sanctae Otillae Virginis* », rédigée au X^e siècle, mette en scène un débat sur la règle entre la fondatrice et ses consœurs, au terme duquel il est décidé de choisir la vie canoniale ? Assurément, ce débat ne peut pas avoir eu lieu du vivant de sainte Odile²⁵, c'est-à-dire avant le concile d'Aix qui s'est tenu en 816 et où l'« *Institutio sanctimonialium* » a défini ce que devait être la vie des chanoinesses. À l'époque, la politique carolingienne, sous l'impulsion de Benoît d'Aniane, tendait à imposer la règle bénédictine et les communautés se trouvaient placées, d'une manière ou d'une autre, devant un choix. L'épisode raconté dans la *Vita* semble être un écho de débats qui auraient eu lieu à ce moment et que, comme il arrive souvent quand on recompose le passé, on a fait remonter à la fondatrice. Quoi qu'il en soit, il atteste au moins que les dames de Hohenbourg étaient déjà chanoinesses au X^e siècle. Maintenant, il est vrai que toutes les chanoinesses d'Alsace ne se sont

23 - Il s'agit toujours de l'abbaye.

24 - A. Tomasetti, « *Bullarum, Diplomatum et privilegiorum sanctorum romanorum Pontificum...* », p. 23.

25 - Michel Parisse y fait expressément allusion dans « *Les nonnes au Moyen Âge* », p. 25-26.

pas forcément ralliées à la règle de saint Augustin. Celles de Saint-Etienne, à Strasbourg, par exemple, n'ont pas été des modèles de « régularité » !

Pour ne considérer que la grammaire, dans la bulle pontificale, ce n'est pas la règle (on aurait « *regulam* »), mais la rigueur de la règle (« *regulae rigorem* ») que Relindis a mise en place. J'aurais tendance à supposer une remise au pas plutôt qu'une innovation.

Quant aux bâtiments, c'est à Relindis qu'on tend à attribuer la construction de la chapelle de la Croix et de la salle de mêmes dimensions qui abrite la bibliothèque du Mont Sainte-Odile depuis les années 1860. Ce noyau roman remarquable a seul échappé, avec la chapelle du Tombeau, aux multiples incendies qui ont éprouvé le site.

Si on ne peut qu'évaluer la date d'arrivée de Relindis à Hohenbourg, celle de sa mort est à peine moins difficile à déterminer. Le nécrologe de Saint-Arbogast et celui de l'abbaye de Zwiefalten²⁶ mentionnent tous deux au 22 août²⁷ le décès de « *Rilint, abbesse de Hohenbourg* ». Quant à l'année, celle qu'on trouve souvent, 1167, est erronée ; elle résulte d'une faute de frappe dans un ouvrage de Hugues Peltre²⁸ qui s'est démultipliée avec le temps²⁹. Dans la marge, on lit la date de 1167 pour l'élection de Herrade, alors que, sur la page suivante, l'auteur place la fondation de Truttenhausen « *six ans après son élection* » et note à côté que l'événement a eu lieu en 1182. De toute évidence, il pensait à une élection en 1176, ce qui nous permettrait en même temps de savoir quand est morte Relindis. Mais d'où Peltre sort-il ces six ans ? Vu qu'il n'est pas toujours fiable, on est en droit de se poser des questions. Car la confirmation de la fondation par Frédéric duc de Souabe et d'Alsace, au nom de son père l'empereur Barberousse, est datée de 1181 et cela nous mènerait, pour la mort, de Relindis, en 1175. Le premier document où apparaisse le nom de Herrade ne remonte pas au-delà de 1178. On peut finalement admettre « *vers 1176* ».

26 - Aimable communication d'Agnès Guglielmi.

27 - Sur ce point, au moins Bruschiuss était bien renseigné.

28 - PELTRE Hugues, *La vie de Sainte-Odile vierge, première abbesse Du Monastere d'Hohembourg, diocese de Strasbourg, divisée en vingt Chapitres*, Strasbourg 1699, p. 172-173.

29 - Dans Straub-Keller, *Hortus Deliciarum*, le décès de Relindis est bizarrement placé au 22 avril 1167.

HERRADE

« *Herrat*³⁰, établie comme abbesse de Hohenbourg après Relinda et formée par ses conseils et ses exemples ». De ces mots qui la présentent sur la dernière planche de l'*Hortus Deliciarum*, on a tiré la conclusion qu'elle était entrée enfant à l'abbaye et qu'elle avait été « l'élève » de Relindis, chez qui elle serait allée « à l'école ». Est-ce si évident ? Tout le monde a, dans sa vie, profité des « *conseils et exemples* » de quelqu'un sans l'avoir obligatoirement eu pour maître d'école... On peut être disciple sans avoir été élève.



Vestiges romans à Truttenhausen (photo Daniel Alexandre)

L'Abbé Straub³¹ ne doutait pas que Herrade ait été la coadjutrice de Relindis. Ce n'est pas absurde. Cela expliquerait qu'on les voie ensemble sur la stèle historiée du Mont Sainte-Odile dont nous nous occuperons plus tard. Mais on aimerait pouvoir le prouver.

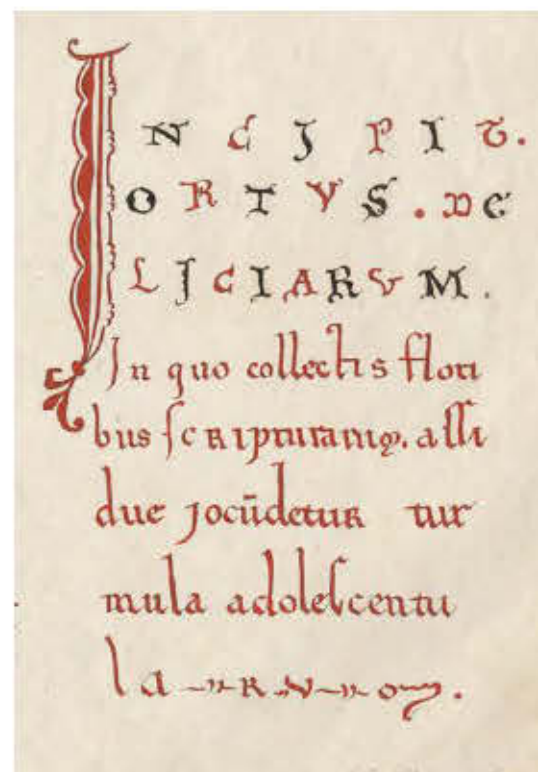
En revanche, il n'y a aucune raison de rattacher Herrade à la famille de Landsberg³². On est allé chercher un lien de parenté dans un document

30 - Les manuscrits l'appellent tantôt « *Herrat* », tantôt « *Herrada* », tantôt « *Herradis* »...

31 - Straub-Keller, *Hortus Deliciarum*, p. V.

32 - On a pris l'habitude d'écrire le patronyme « *de Landsberg* », mais, encore à la fin du XVIII^e siècle, la graphie était généralement « *de Landsperg* ».

LE CONTENU DE L'HORTUS DELICARUM



«[Ici] commence le Jardin des Délices. Que la petite troupe des adolescentes se réjouisse continuellement aux fleurs des Écritures qui y sont rassemblées⁹⁷. »

Ainsi s'ouvre, après l'épître dédicatoire, l'*Hortus Deliciarum*.

S'adresse-t-il vraiment à ce que nous appellerions «des adolescentes»? Ou exclusivement à elles? La communauté de Hohenbourg ne se composait pas, au temps de Herrade, uniquement de jouvencelles.

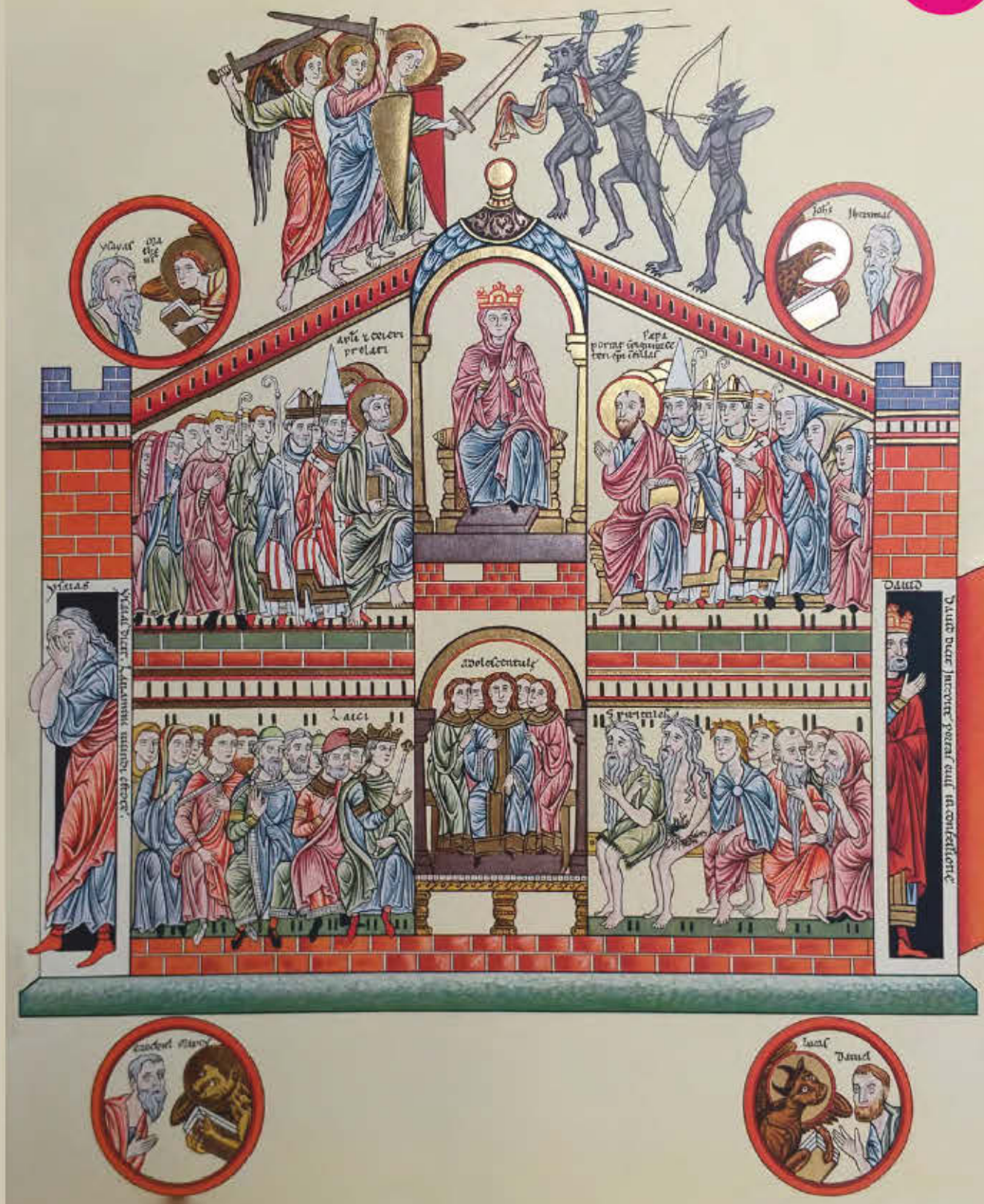
On peut se poser la question devant des pages qui demandent, pour être assimilées, une certaine culture antérieure ou encore de la maturité spirituelle...

Or voici la miniature qu'on intitule «la Cité de Dieu»⁹⁸. À côté d'elle, on pouvait lire: «La reine qui siège dans le temple symbolise l'Église, qu'on appelle vierge mère, et qui représente tous les prélats, c'est-à-dire les apôtres romains et les autres évêques, les abbés, les prêtres, les prélats qui, par le baptême de régénération et la doctrine salutaire de leur prédication, engendrent chaque jour des fils spirituels dans le temple, c'est-à-dire dans l'Église.»

Juste sous la «reine», sous une voûte, sont groupés des personnages féminins désignés comme «Adolescentule». Au bas de l'image, le sens de ce mot était précisé ainsi: «On appelle adolescentes les filles de Jérusalem, et elles symbolisent tous ceux qui sont subordonnés dans l'Église, c'est-à-dire les clercs, moines, ermites, reclus, chevaliers et tous les laïcs, hommes et femmes, qui œuvrent chaque jour dans le temple du Seigneur par obéissance, chacun à sa place, et qui, en travaillant fidèlement, attendent l'arrivée de l'époux, c'est-à-dire du Christ». C'est dans cette catégorie qu'entreraient les chanoinesses de Hohenbourg.

97 - Folio 2. Copie d'Engelhardt.

98 - Folio 225v. III. Abbé Walter, *Hortus Deliciarum*, planche XL.



D'autre part, il convient de souligner que ces miniatures comportaient des textes, qui envahissaient parfois tout l'espace libre entre des figures.

Enfin, il ne faut pas oublier que les poèmes pouvaient être accompagnés de partitions, ce qui manifeste qu'ils étaient chantés, et que des gloses alle-

mandes, dans les textes ou en marge, éclairaient le sens des mots latins qui auraient pu être mal compris, ce qui est d'un grand intérêt pour les linguistes actuels.





On s'est bizarrement interrogé, parfois, sur le fait que les arts libéraux soient toujours représentés par des femmes. Il n'y a pas de mystère là-dedans. Quand nous disons « arts libéraux », nous ne faisons que traduire en français l'expression latine « artes liberales », qui est au féminin (comme « arte » en italien). Et les allégories sont plus vieilles que la langue française.

Maintenant, entrons au cœur du cercle qui réunit les sept arts dans l'*Hortus Deliciarum*. Là trône une femme portant une couronne formée de trois têtes. Son nom est coupé en deux par cette couronne : *Philosophia*. Les trois têtes s'appellent *Ethica*, *Logica* et *Phisica*.

Sur le phylactère que tient *Philosophia* et qui se déploie de part et d'autre de son visage se lisent deux citations. Celle de gauche est tirée de la Bible ; plus précisément, ce sont les premiers mots du livre de Ben Sira¹⁰³ : « Toute sagesse vient du Seigneur Dieu ». À droite, on a une phrase extraite de « *La Consolation de Philosophie* »¹⁰⁴ de Boèce : « Seuls les sages peuvent faire ce qu'ils désirent ».



De la poitrine de *Philosophia* jaillissent sept sources dont le sens est précisé par le texte à gauche du trône : « Les sept sources de la sagesse découlent de la philosophie, et on les appelle arts libéraux ». À droite, on lit ceci : « L'Esprit Saint est l'inventeur des sept arts libéraux, qui sont la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie ». On considère ici explicitement dans une perspective théologique ce que nous appelons les

103 - Appelé aussi le Siracide ou l'Ecclésiastique.

104 - « *De consolatione philosophiae* », ouvrage écrit vers 524, alors que Boèce était prisonnier et condamné à mort. Lui-même attribue cette sentence à Platon.

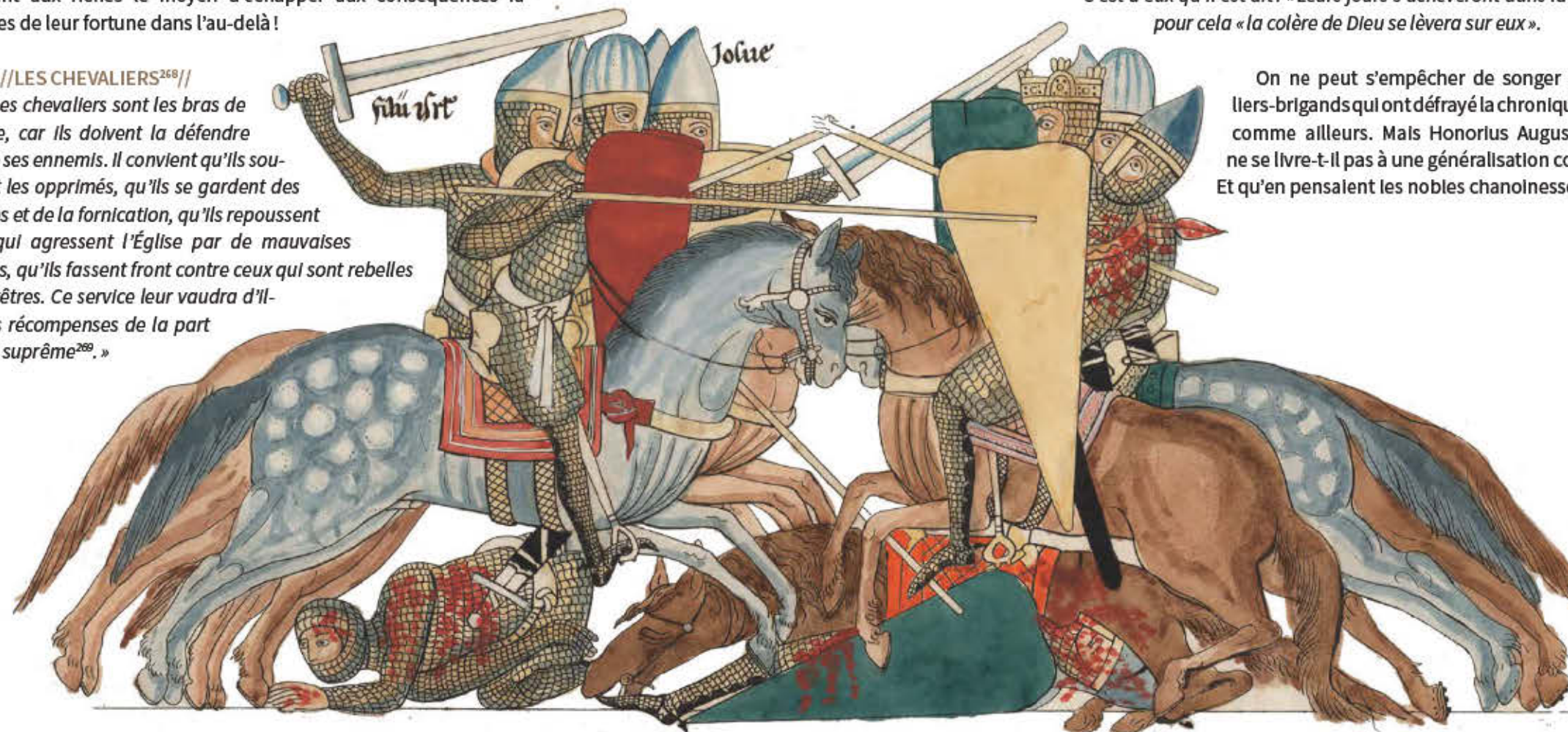
//LES PAUVRES//

A eux, Honorius²⁶⁶, recommande de « *supporter leur état avec patience, afin que, comme Lazare²⁶⁷, ils reçoivent les richesses qui ne disparaissent jamais* ». En leur distribuant des aumônes, les gens se déchargent en quelque sorte de leurs péchés entre leurs mains, et les pauvres se doivent alors de s'évertuer à prier pour eux. D'autre part, ce qui leur reste, il convient de le donner à d'autres pauvres.

Dans une certaine mesure, les pauvres sont d'utilité publique, puisqu'ils donnent aux riches le moyen d'échapper aux conséquences fâcheuses de leur fortune dans l'au-delà !

//LES CHEVALIERS²⁶⁸//

« Les chevaliers sont les bras de l'Église, car ils doivent la défendre contre ses ennemis. Il convient qu'ils soulagent les opprimés, qu'ils se gardent des rapines et de la fornication, qu'ils repoussent ceux qui agressent l'Église par de mauvaises actions, qu'ils fassent front contre ceux qui sont rebelles aux prêtres. Ce service leur vaudra d'illustres récompenses de la part du Roi suprême²⁶⁹. »



La réalité ne semble pas tout à fait en accord avec cet idéal, car le Maître (M) de l'*Elucidarium*²⁷⁰ émet un jugement très pessimiste sur les « *milites* », dont on ne sait pas trop s'il vaut à proprement parler pour les chevaliers ou les « *gens d'armes* » en général :

D : Que penses-tu des chevaliers ?

M : Pas beaucoup de bien. Ils vivent de leur butin, s'habillent avec le produit de leurs rapines, ensuite ils achètent des propriétés et en tirent des bénéfices. C'est d'eux qu'il est dit : « *Leurs jours s'achèveront dans la vanité* » ; et pour cela « *la colère de Dieu se lèvera sur eux* ».

On ne peut s'empêcher de songer aux chevaliers-brigands qui ont défrayé la chronique en Alsace comme ailleurs. Mais Honorius Augustodunensis ne se livre-t-il pas à une généralisation contestable ? Et qu'en pensaient les nobles chanoinesses ?

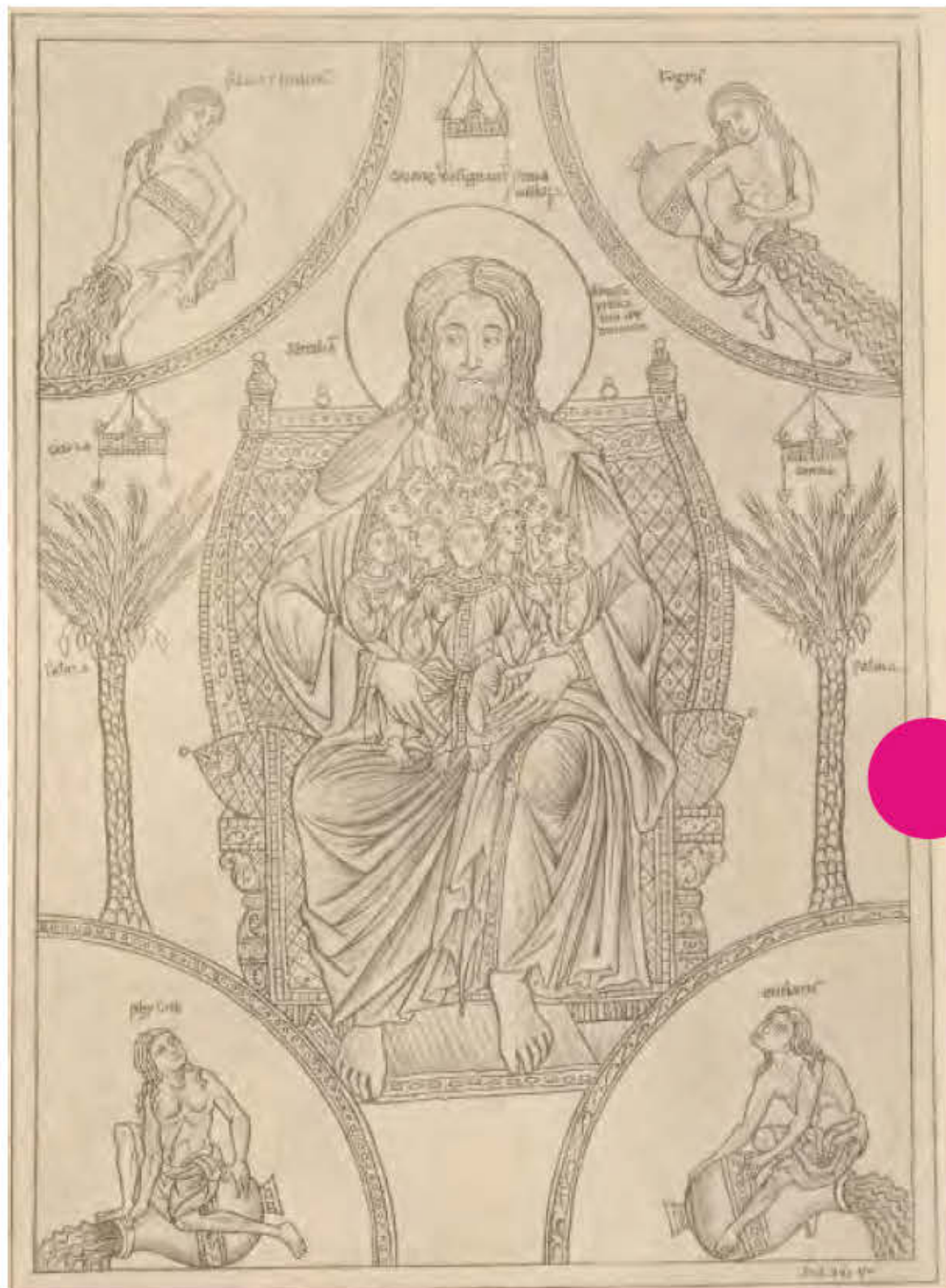
266 - Texte 781, extrait du « *Sermo generalis* », dans le « *Speculum Ecclesie* » d'Honorius Augustodunensis

267 - Cf. Évangile selon saint Luc, 16, 19-31. Illustration: Folio 123r. Straub-Keller, planche XXXII bis.

268 - Illustration: Engelhardt, planche 3.

269 - Texte 782, extrait du « *Sermo generalis* », dans le « *Speculum Ecclesie* » d'Honorius Augustodunensis. La dernière phrase joue sur le vocabulaire militaire : « *millitia* » (service sous les armes) « *beneficia* » (récompenses attribués à ceux qui ont bien combattu).

270 - Texte 807, extrait de l'*Elucidarium* d'Honorius Augustodunensis.



En revanche, les femmes semblent entièrement exclues du « *sein d'Abraham* »³²⁶ où les âmes des élus goûtent le repos. Ou cela illustre-t-il l'idée que « *Lorsqu'on ressuscite d'entre les morts, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme les anges dans les cleux.* »³²⁷ ?

Il en va autrement dans la longue fresque du Jugement Dernier³²⁸. Sur le sentier de feu ardent qui mène à l'Enfer, se lamentent quatre « *abbesses folles et vierges folles* »³²⁹, alors qu'on ne voyait pas de religieuses sur la grande page infernale où pourtant un diable mène un moine.

Derrière elles s'avance un vrai troupeau de laïcs, hommes et femmes ensemble. On distingue une jeune fille, tête nue, et une dame qu'on peut interpréter comme une reine. D'autres personnages, dans ce groupe, sont éventuellement aussi des femmes. L'inscription dit : « *Les séculiers et juges Iniques et tous les Infidèles* »³³⁰ Sur la partie de la composition consacrée aux « *Juifs et païens* », on aperçoit, derrière les hommes, des coiffes de femmes.



326 - Folio 263v. Straub-Keller, planche LXXVII.

327 - Évangile selon saint Marc 12, 25.

328 - Du folio 247r au folio 253v. Elle est bizarrement coupée en deux par des feuillets interpolés: 248 et 249, qui sont des demi-feuillets; ainsi que 250, désigné comme « *très petit feuillet* » dans *Hortus Deliciarum*, Rosalie Green II p. 426; et 252, également demi-feuillet.

329 - Folio 253v. Engelhardt, planche 2.

330 - Folio 253v. Straub-Keller, planche XVI.

Dans l'autre sens se dirigent les « bons », dans l'ordre hiérarchique: les « juges séculiers » en qui on reconnaît des rois, puis des nobles en tuniques longues, des hommes d'origine diverse, puis seulement les femmes, célibataires et mariées, celles-ci reconnaissables à ce qu'elles ont la tête couverte. Cette procession rassemble « les pénitents et tous les fidèles ».³³¹

Deux catégories de femmes apparaissent à part, juste derrière l'ange qui sonne de la trompette pour réveiller les morts³³². D'une part, « les abbesses et les vierges prudentes », certaines de ces vierges n'étant pas des religieuses puisqu'elles sont tête nue avec les cheveux répandus. D'autre part, les veuves, dont on peut s'étonner qu'elles précèdent les religieuses.

En ce qui concerne les « Ermites et reclus », du côté des mauvais, on ne voit que des hommes, tous barbus. L'un des bons³³³, en revanche, pourvu d'une chevelure apparemment longue, a le visage imberbe et n'est vêtu que d'une étoffe enroulée autour du corps. S'agit-il d'une recluse? Elle ne pourrait évidemment pas se contenter, par décence, de cacher le bas de son ventre avec une poignée de feuillages comme son voisin. La présence d'une femme dans ce groupe n'aurait rien d'extraordinaire, car on connaît dans l'Histoire plus de recluses que de reclus.



331 - Folio 247v. Engelhardt, planche 1.

332 - Folio 251r. Straub-Keller, planche LXVIII.

333 - Folio 251r. Straub-Keller, planche LXVIII.



d'autres démons de l'*Hortus Deliciarum*, ceux de cette scène arborent de longs nez pointus et des mèches raides qui se dressent sur la tête.

Ceux qui attaquent les anges sur le toit de la Jérusalem céleste sont pourvus de petites queues. Comme les griffes, ce détail est censé leur conférer une sorte d'animalité qui les rend, dans une certaine mesure, inférieurs aux hommes.

Outre leurs luttes contre les anges et leurs efforts pour porter les âmes vers le mal, les démons se voient confier, dans un dialogue extrait de l'*Elucidarium*, une fonction assez spéciale dans les cimetières :

« D – Est-il utile aux méchants d'être ensevelis dans un lieu saint ?

M- Il leur est plutôt très nuisible d'être joints par la sépulture à ceux dont ils étaient très éloignés par le mérite. C'est pourquoi on lit que beaucoup ont souvent été déterrés par les démons et jetés assez loin des lieux saints.³⁷⁷ »



377 - Texte 402.

//L'ENFER//

Il s'agit de ne pas confondre l'Enfer, lieu de la damnation, et les Enfers, mot qui désignait dans l'Antiquité le séjour des morts en général. Honorius Augustodunensis, dans un sermon sur la Pentecôte, opère la distinction suivante : « On lit qu'il y a deux enfers, l'inférieur et le supérieur. L'inférieur dans lequel sont tourmentées les âmes de réprouvés, le supérieur où les élus attendaient le Christ. »³⁷⁸ C'est de ce dernier qu'il est question dans la version du Credo qu'on appelle Symbole des Apôtres, lorsqu'on parle de la descente du Christ aux enfers. Il constitue, d'après Honorius Augustodunensis, « l'extrémité de la terre³⁷⁹, un lieu joint à l'enfer [inférieur], mais disjoint des peines, où les justes qui y étaient placés pouvaient être vus des mauvais qui se trouvaient dans l'enfer inférieur. »³⁸⁰ Les deux notions renvoient à quelque chose de souterrain, à un « monde d'en bas » qui, dans la cosmographie de l'époque, était considéré comme intégré à la sphère du monde.

On nous décrit l'Enfer avec un grand luxe de détails. « Il n'y a ni travail, ni raison, ni sagesse, ni science aux enfers, mais c'est un pays ténébreux et recouvert par l'obscurité de la mort, où ne demeure aucun ordre, mais l'horreur éternelle, où il y a une fournaise de feu, des pleurs et le grincement des dents, un feu qui ne s'éteint pas, un étang de feu et de soufre, des tanières de dragons, des antres de serpents enflammés, l'horrible société des démons³⁸¹ ». « C'est un lieu spécial où il y a un feu qui ne s'éteint pas ; on dit qu'il se trouve sous la terre et on lit qu'on y rencontre neuf supplices [...]. En premier lieu, un feu qui a été allumé une fois de telle sorte que, si toute la mer s'y répandait, il ne s'éteindrait pas ; son ardeur surpasse le feu matériel autant que celui-ci surpasse un feu peint ; il brûle et ne brille pas ». En deuxième lieu, il y a un froid intolérable dont on dit : « si une montagne de feu y était jetée, elle serait transformée en glace » [...] Troisièmement, des vers immortels, c'est-à-dire des serpents et des dragons, horribles à voir et à entendre siffler, qui, comme des poissons dans l'eau, vivent dans la flamme. Quatrièmement, il y a une puanteur intolérable. Cinquièmement, des fouets [...] Sixièmement, des ténèbres tangibles [...] Septièmement, la confusion des péchés qui sont tous visibles pour tout le monde et ne peuvent se cacher. Huitièmement, l'horrible vision des dragons et des démons, qu'on voit scintillants de feu, et la misérable clameur de ceux qui pleurent et vocifèrent. Neuvièmement, il y a les liens de feu par lesquels on est enchaîné à chaque membre³⁸² ». Les damnés « ont la tête enfouie vers le bas, le dos tourné l'un vers l'autre, les pieds dressés vers le haut et tendus en tous sens dans leur souffrance³⁸³ ».

378 - Texte 420, extrait du *Speculum Ecclesie*.

379 - *Ultima pars terre*.

380 - Texte 420.

381 - Texte 875.

382 - Texte 876, extrait de l'*Elucidarium* d'Honorius Augustodunensis.

383 - Ibidem.



Vos quas includit, frangit
gravat, atterit, urit
In terris

Hic carcer mestus, labor, exilium,
dolor, estus;
In cells

Me lucem, requiem, patriam,
medicamen et umbram,

Querite, sperate, scitote,
tenete, vocate.

Vous qu'enferme, que brise,
qu'attriste, qu'abîme, que consume
(sur la terre)

Cette triste prison, cette peine, cet
exil, cette douleur, cette chaleur,
(au ciel)

Moi, lumière, repos, patrie,
remède et ombre,

Cherchez-moi, espérez en moi,
connaissez-moi, tenez à moi,
invoquez-moi.



La donation par la clé (tapisserie de sainte Odile, XVe s., musée de l'œuvre Notre-Dame)

Les expressions «*In terris*» et «*In cells*» ne font pas à proprement parler partie du poème, ce sont des précisions insérées en plus petites lettres entre les lignes. Il faut remarquer que chaque terme du premier vers et du troisième correspond à un mot du vers suivant.

L'église qui apparaît en arrière-plan a souvent été considérée comme une image de l'abbatiale de Hohenbourg à l'époque, mais rien n'est moins certain : elle relève d'une convention iconographique fréquente dans l'art médiéval. Peut-être même est-ce simplement le symbole de la Cité céleste.

Jusqu'ici, la donation est de l'ordre de l'offrande et se situe au niveau spirituel. Dans la zone de la miniature située juste dessous, nous entrons dans le temporel.

«*Le duc susdit remet ledit monastère à sainte Odile, sa fille, à savoir la première abbesse installée en ce lieu.*». Cette fois, la donation est, comme souvent, symbolisée par une clé. On retrouvera une clé sur la «*tapisserie de sainte Odile*» au XV^e siècle ; c'est aussi une clé que le duc



Adalbert remet à sa fille Attale pour la fondation de l'abbaye Saint-Étienne de Strasbourg, sur la tapisserie dont la précédente était le pendant⁵⁰⁰.

Le duc siège sur un sorte de trône et porte son manteau doublé de fourrure précieuse. Derrière Odile est rassemblée «*la sainte communauté réunie à Hohenbourg du temps de sainte Odile pour le service de Dieu*». Au sujet d'Odile,

500 - La tapisserie de sainte Odile et celle de sainte Attale sont toutes deux conservées au Musée de l'œuvre Notre-Dame à Strasbourg.